

Les jours d'après

Récit d'anticipation

écrit par Vito Marinese

54 pages, 16 532 mots, 93 237 signes (espaces inclus)

Résumé du manuscrit :

Sous la forme d'un blog, ce récit d'anticipation, alternant les points de vue, propose une exploration des jours d'après l'épidémie du Covid. Du jour 11 après le Covid au jour 7300, soit 20 ans après, le texte envisage les risques à venir et les chances à saisir.

Vito Marinese

78 avenue de la Résistance

93100 Montreuil

Tel : 06 89 76 38 27

vito.marinese@sciencespo.fr

vito.marinese@wanadoo.fr

Jour 981

Presque 3 ans ont passé depuis la grande crise du Covid 19. Ça me semble tellement loin aujourd'hui. Le monde a changé et nos vies avec. Me voilà arrivé dans une nouvelle ferme. On bouge tout le temps. Je pense que c'est à dessein : pour nous empêcher de créer des liens. Ici ou ailleurs, de toute façon le travail est rude. Ici, ce sont les asperges qu'on récolte. Ça casse le dos. Ailleurs c'était les carottes et c'était pas mieux. Mais c'est le moral qu'on traîne tous dans nos chaussettes. Y'a plus de perspectives pour nous. On sait même plus ce qu'y s'passé dans le pays. On est devenu de la petite main d'œuvre, corvéable à merci, des esclaves au service d'un système pour lequel n'importe quoi justifie sa survie.

Moi j'étais musicien. Guitariste. Je tournais dans les p'tits bars de Paname. Rémunéré au chapeau. Je bouffais des pâtes tous les jours et c'était pas simple de payer le loyer mais putain c'était la belle vie quand j'y pense. Musicien... Aujourd'hui tu sers à quoi quand t'es musicien. Peut-être que ça aurait été moins pire si j'avais joué de la harpe dans un orchestre symphonique. Va savoir. Y paraît qu'à Paris, il reste quelques vestiges de la vie culturelle d'antan.

Je sais pas comment c'est possible que ça ait dérapé à ce point, que notre monde ait fini dans le fossé comme ça. Enfin si je sais, mais je comprends toujours pas. On savait rien. On n'avait pas idée que notre fucking civilisation était fragile à ce point. Ou alors, on n'a vraiment pas eu de bol ! Ce serait pas faux non plus... Un Covid 19 qui défonce l'économie et, au moment où on commençait à sortir la tête de l'eau, un Covid 21 qui te sape tous les efforts et qui finit d'achever ce qui tenait encore debout. A partir de là, au niveau de l'Etat ils

ont pété un boulon. Le ton a changé. « *Maintenant, y'a plus de discussion ! S'il faut tirer sur la foule, on le fera. Vous pliez ou on vous casse.* » Des déserteurs, il y en a eu, un bon paquet au début ! Plein de copains se sont dit : « *no way ! J'garde ma liberté et qu'ils aillent se faire foutre.* » Ils ont manifesté et en face y z'ont pas cillé. Y paraît que ça a été un massacre. Enfin on n'en sait que dalle vu que les infos y'en n'avait déjà plus. C'est ce qu'on raconte. On n'a plus que ça comme news : ce qu'on raconte. Après ça, plus personne n'a osé ouvrir sa gueule. La démocratie ? Suspendue ! « *C'est trop grave* » qu'ils nous ont dit ces gros bâtards ! Cette année il aurait dû y avoir les élections présidentielles... mais on n'a rien vu passer, nous autres ! « *Tout a été mis en œuvre pour que le système tienne debout* ». Oui, je confirme, ils ont tout mis en œuvre !

Nous, les « *oisifs* », ils nous ont trié, catégorisé selon notre âge et notre état physique et affecté à des travaux. Ici, on fait partie des moins chanceux : le travail dans les fermes est pénible et les proprios sont rarement sympas. Y'en a juste qui sont moins pires que d'autres. Ils savent, nos patrons, qu'on est des esclaves du système, qu'on travaille pour eux à l'œil. La fraternisation est impossible entre eux et nous. Eux s'en sont quand même bien tirés. Les agro ont pris leur revanche. Avant ils arrivaient à peine à se payer. Maintenant, c'est les nouveaux seigneurs des temps modernes. Ils nourrissent le pays. Et ces enculés à la tête de l'Etat, ils veulent pas les contrarier. Ah ça non ! Alors, ils leur file de la main d'œuvre gratuite. Ça va pour eux ! Pour nous c'est une autre histoire.

Ici y'a que des sous diplômés, d'anciens artistes, des ex-marginaux. Enfin c'est ce que j'imagine. On n'a pas le droit de se parler. On se parle un peu quand même, vite fait. Mais la fraternisation est fortement déconseillée. A cause du

confinement ! Même dans les dortoirs où on est entassé les uns sur les autres... Tu parles d'un confinement. Mais on n'a pas le droit de se parler, avec ou sans masque. « *Attention à la santé collective !* » Quant aux contacts physiques, ils sont clairement interdits. Du coup, c'est les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Bizarrement ça n'empêche pas de sympathiser. Aujourd'hui les échanges de regards valent leur poids de signification. Tout à l'heure, je l'ai encore croisée, ma belle. De loin, je l'ai vu, elle m'a sourit. J'en suis sûr ! Demain, demain... Demain quoi ? On va se contenter de vivre cette vie de merde ? Ou on va tenter quelque chose ? Tenter quoi au juste. On est fliqué à mort pendant le travail par des « superviseurs ». Ça c'est un nouveau métier hyper en vogue ! Un mélange des flics d'hier et de collabos pendant l'occupation. Si t'essayes de te sauver, ils ont ordre de tirer à vue. Au nom du droit à la santé ! Et puis, même si on se tirait d'ici avec ma belle, on ferait pas 100 mètres qu'ils nous retrouveraient avec nos puces GPS qu'on a sous la peau ! Belle connerie ça aussi ! On s'est tous laissé baiser... « *C'est pour votre bien à tous. En cas d'épidémie on pourra suivre casser les chaînes de contamination et tout arrêter à temps.* ». Maintenant on l'a dans l'os, c'est l'cas de l'dire ! Et puis, même sans les puces, où est-ce qu'on irait ? Y paraît qu'il y a des communautés autonomes, dans le Vercors, dans la Drôme ou dans le Perche... C'est sûr que ça doit exister. Mais la question c'est comment on fait pour les retrouver ? C'est sûr qu'il faudrait qu'on se tire, mais je connais personne ici... et ma belle j'connais même pas son prénom.

Jour 32

Ça fait un mois qu'on en est sorti, et pourtant c'est comme si on y était encore. Quand on sort dehors y'a cette drôle d'ambiance. J'ai toujours l'impression

d'avoir oublié quelque chose, puis je réalise que j'ai plus besoin d'attestation. Dans la rue, les gens gardent leurs distances. Les bars et restaurant ont rouvert mais ils n'ont pas refait le plein. Les grands festivals de l'été ont été annulés. Les gens n'ont pas la tête à faire la fête. C'est con à dire mais entre potes, on se fait plus trop la bise. On est tous un peu flippés. Y'a pas eu l'euphorie espérée de la fin du confinement. Faut dire qu'on a pris cher ! En France, en Europe, dans le monde. On est à l'heure du bilan et les chiffres donnent le tournis.

On parle que de ça, encore et encore : l'épidémie du Covid 19 ! Et moi je sens qu'on est à la croisée des chemins. Entre le pire et le meilleur. D'un côté y'a un putain d'espoir qui se lève, ici et partout dans le monde avec des appels à tout reconstruire... dans le bon sens cette fois ! On parle de « *l'opportunité historique d'une remise à plat du système* ». On proclame : « *maintenant on dégomme le néolibéralisme !* ». Tout le monde a l'air d'accord : ce système nous a foutu dans une belle merde. Aujourd'hui, un sondage donne 78% d'opinion favorable à la construction d'un nouveau modèle écologique qui favorise les productions locales, pour une autonomie alimentaire et énergétique. C'est tout ce qu'on d'mandait ! L'écologie a le vent en poupe. Presque 80%, c'est dingue ! La méga prise de conscience. Du coup, presque tous les partis politiques s'alignent. Bref, jamais on a été si proche du changement qu'on attendait depuis des lustres.

Et pourtant je sais que c'est pas gagné, parce que de l'autre côté, y'a des forces puissantes qui font tout pour « rétablir » le système comme avant. Alors qu'on les pensait cramés, les ultra-libéraux se disent qu'ils ont un coup à jouer. Ils jouent le tout pour le tout après leur fiasco. Les marchés financiers reprennent du poil de la bête et ça spéculé à qui mieux mieux sur la dette des Etats les plus fragiles. Mais

tous les Etats sont fragiles. Endettés. Et au lieu de jouer collectifs face à leur ennemi commun, chacun se demande comment il pourra tirer parti de la faiblesse des autres ! Même l'Europe, elle se délite à mesure que l'exigence de solidarité le dispute à l'égoïsme. Certains parlent de la fin de l'euro. On verra. Mais c'est maintenant que tout se joue. Que la partie se gagne ou se perd.

En France, on a le cul entre deux chaises. On a eu droit à de belles déclarations du Président à la fin du confinement, sur « *les épreuves qui donnent du sens collectif et qui nous unissent* », sur « *un nouveau modèle à inventer, plus solide, plus solidaire* », mais on attend toujours les mesures concrètes. « *Il faut parer au plus urgent* » a expliqué le Premier ministre : « *le redressement de l'économie ! qui exige les efforts et les sacrifices de tous* ». Cette crise ne devait pas être payée par les plus vulnérables et mon cul c'est du poulet ?! Ils disent que qu'il faut remettre en place le système comme avant pour pouvoir le changer après. « *Plus tard les enfants, plus tard le nouveau monde !* ». Le pire c'est qu'on voudrait bien manifester mais le Gouvernement nous dit que « *pour l'instant ce ne serait pas raisonnable* », qu'on est encore « *trop fragile* ». La peur nous a pétrifiés. Et le Gouvernement sait bien jouer de ça : « *Après la première vague de l'épidémie, la seconde pourrait nous submerger* ». Interdiction des rassemblements publics ! On sort du confinement mais faudrait pas trop déconner non plus... Bref, on est en état d'urgence sanitaire permanent.

Demain y'a une manif contre la croissance à tout prix. Y'aura tous les copains. Mais la vérité c'est que j'ai la trouille. La manif est interdite... évidemment pour « *raisons sanitaires* » puisque c'est la nouvelle raison d'Etat. C'est vrai que c'est difficile de manifester en respectant les distances de sécurité. Ça me fout les

boules. J'suis prof et fille de prof et dans ma famille on est de toutes les manifs de génération en génération. Ça me fout les boules. Tous les copains y seront, mais cette fois-ci ce sera sans moi. J'ai trop peur.

Jour 689

J'assume ! J'assume d'avoir fait mon possible, tout ce qui était possible. Oui j'assume toutes les décisions, mêmes les plus douloureuses et surtout les moins populaires parce qu'elles avaient pour but de maintenir notre système en place. Elles ont permis à notre pays de tenir debout, à l'Etat de conserver sa souveraineté. J'assume d'avoir limité les libertés, et parmi elles les plus précieuses, au nom du droit à la vie, qui prime sur toutes les autres. J'assume les mesures de confinement comme les mesures de traçage numérique de la population. Ne fallait-il pas tout mettre en œuvre pour préserver la santé de nos concitoyens ? Aucune de ces mesures n'a été prise sans la consultation préalable de scientifiques reconnus... Aurais-je dû ne pas les écouter ? J'assume les limitations apportées aux libertés de réunion et de manifestation ! Devais-je laisser les gilets jaunes investir les rues de la capitale et repartir en province ? J'assume les restrictions à la liberté d'expression sur les réseaux sociaux et dans les médias d'information, alors que le pays était au bord de l'explosion et que se diffusaient ici et là les appels à la rébellion, à la sécession sans oublier les fausses informations. J'assume les réquisitions des personnels de la santé, des caissières et des chauffeurs routiers. Comment le pays pouvait-il tourner sans eux ? J'assume les travaux d'intérêt général imposés aux inactifs, aux chômeurs et aux étrangers ! Notre agriculture avait un besoin urgent de main-d'œuvre. Aurais-je dû laisser nos concitoyens mourir de faim ? J'assume la privatisation de notre système de santé

et de notre système éducatif. Aurais-je dû renoncer à cette manne financière qui permet aujourd'hui de nourrir les enfants de la Nation ? J'assume la mise en œuvre de l'article 16 de la Constitution qui m'a permis de prendre toutes ces mesures dans l'intérêt de la France et des français : le fonctionnement des pouvoirs publics était interrompu et la Nation était menacée. Était-ce illégitime ? La Constitution m'y obligeait et le Conseil constitutionnel n'y a rien trouvé à redire. J'assume ! Des voix se sont élevées pour critiquer ces décisions mais ceux-là se sont-ils demandé à quoi ressemblerait le pays si je ne les avais pas prises ? Fallait-il que je laisse le système s'effondrer ? La critique est facile lorsqu'on a la position d'observateur. Ces critiques n'atteignent pas ma personne parce que la fonction que le peuple français m'a confiée est mon bouclier, mon armure, ma carapace. Cette fonction m'imposait, quoi qu'il en coûte, de préserver l'unité de la Nation. Elle m'impose de maintenir l'État en place, d'éviter l'éclatement du pays, alors que les services de renseignement me rapportent qu'ici et là dans le pays, des communautés se forment qui voudraient échapper aux lois de la République. On me parle d'une horde de délinquants qui circule sur nos routes et se moque des règles collectives, mettant en danger la santé de tous ! L'État est à la peine et certains en profitent pour faire sécession, pour propager des idéologies anarchistes ? C'est irresponsable ! J'exhorte tous les citoyens à ne pas se laisser bernier par ces utopies qui ne peuvent mener qu'au chaos. Je ne les laisserai pas faire ! Devrais-je rester les bras croisés ? Plus que jamais, la Nation a besoin d'une autorité qui l'incarne. Telle est ma responsabilité. Je l'assume. C'est à ce titre que j'assume enfin, mes chers compatriotes, l'annulation de la prochaine élection présidentielle qui devait avoir lieu dans quelques mois. La sincérité du scrutin ne serait pas garantie. Qui en douterait ? Il me revient donc la charge

d'assurer la continuité de l'Etat. Sachez que je l'assumerai aussi longtemps que nécessaire. Sachez que c'est au pays que je fais don de ma personne, à la République, à vous mes chers compatriotes. En ces heures difficiles, j'ai une pensée pour chacun, en particulier pour ceux qui souffrent. Au nom des plus fragiles, soyons solidaires... dans le respect des règles sanitaires ! Pour cela, mes chers compatriotes, n'oubliez pas la première recommandation, qui est devenue notre nouvelle devise : « restez chez vous ! ».

Vive la République, vive la France !

Jour 1072

Ça y est ! On l'a trouvé notre petit paradis ! Où ? Sur la route ! On s'est sauvé de la ferme avec mon beau, mon artiste, mon guitariste. On a réussi. La Horde nous a accueillis. On forme un collectif de 500 âmes. Y'a de tout, des vieux, des jeunes, des gamins. Tous les talents sont de la partie avec des permaculteurs, des informaticiens, des mécaniciens, des maçons, des plombiers, des bricoleurs en tout genre, des profs ; tous des artistes à leur manière. Maintenant on roule avec tout ce beau monde.

Comment on fait pour vivre ? On a réinventé le nomadisme. On tourne entre la Drôme et le Lot et Garonne en passant par l'Ardèche, la Lozère, l'Aveyron. La Horde a ses points de chute : des « tiers lieux », des zones de solidarité, des carrefours du partage, qui existaient avant et qui se sont développés avec la crise. On a découvert que plus y'a de besoins, plus y'a d'entraide. Ces communautés ont grandi et à mesure qu'elles grandissaient elles gagnaient en autonomie. C'est pas Byzance, mais on s'y tient chaud et chacun a le ventre plein.

Nous, avec la Horde, on fait le tour de ces spots, on tisse des liens entre ces archipels. Entre les uns et les autres, on fait passer les messages, les graines, et les savoirs-faire surtout. Ici y'a des compétences en médecine, là y'a des geeks qui te montent un système électrique avec des éoliennes mobiles et nous on dissémine. La horde c'est un trait d'union. Avec mon beau, on a l'impression d'être dans un clan à la Mad Max mais en mode Bisounours. Imaginez une tribu de 500 zouaves qui se déplacent à vélo, avec des tandems, des vélos-bus. Chacun va à son rythme, mais le groupe reste d'un bloc. Ceux qui arrivent les premiers installent le campement et font chauffer les marmites. Par jour, en moyenne on fait 50 kilomètres. L'organisation se fait d'elle-même. Quand tu veux faire quelque chose, et bah tu commences et c'est pas interdit de demander de l'aide. Ici, de chef, y'en n'a pas ! C'est l'anarchie. Mais c'est le contraire du chaos. « L'anarchie » ça veut juste dire « l'égalité entre nous ». Le soir, on se retrouve autour du feu pour manger ensemble, échanger nos idées et faire la fête avec les musiciens, les danseurs et les comédiens de la bande. Mon beau a retrouvé sa guitare et avec ça une place de choix dans le collectif : les artistes y sont choyés, presque autant que les enfants.

Vous pensez que c'est le retour à l'âge de pierre ? Ici, on a notre « black box » qui réunit des informaticiens de génie. La fille là-bas, avec des cheveux courts et qui joue de la flûte, c'est une ancienne de l'Agence nationale de sécurité des systèmes d'information. Avec son matos, elle peut cracker des systèmes informatiques high level, ceux de l'armée et de la police par exemple. C'est bien pratique pour éviter de croiser leur route ! Et le mec qui a un tatouage sur le crâne, il te désactive les puces de traçage en moins de deux minutes. C'est lui qui nous a sauvé la peau du cul quand on s'est évadé de la ferme-prison. Ici, chacun

s'adonne à sa passion et profite de celle des autres. Moi j'enseigne à nouveau. Mon bonheur à moi et mon héritage familial. Je donne des cours de français matinés de philo, pour tous les âges. A mes cours, vient qui veut. Les enfants choisissent librement. Ils vont vers ce qui les attire et c'est pas plus mal. Leur niveau est excellent parce que chacun d'eux peut choisir son talent. Pour les tâches pénibles, ça tourne à tour de rôle et c'est bien comme ça.

Quand il y a de la tension, on en parle. Ça gueule parfois, mais ça s'écoute surtout. On évite de prendre des décisions. On avance chaque jour. Et quand un choix doit être fait, pour déterminer la prochaine étape par exemple, on échange nos arguments et à la fin des fins « chacun fait ce qui lui plait ». La Horde s'est parfois scindée en plusieurs groupes. Et alors ? On finit par se retrouver. Souvent, quand on arrive dans un super spot, certains décident de s'y installer pour quelque temps. Et puis, dans le sens inverse, y'a ceux qui trouvent que c'est chouette de bouger, qui veulent voir du pays et qui trouvent que la Horde, c'est quand même *trop la classe*. Maintenant, on est célèbre dans le pays ! Y paraît que le « Président à vie » a même parlé de nous. C'est fou, je dis « nous » alors que ça fait à peine deux mois qu'on est de la partie. Faut croire que quand on trouve un p'tit coin de paradis, ça vient vite de s'y sentir dans son nid. C'est fou aussi ça : ça fait deux mois qu'on est de la partie et j'ai pas entendu une fois prononcer le mot « épidémie ».

Jour 267

Ça fait bientôt neuf mois qu'on est sorti du confinement et mes affaires se portent à merveille ! Y'a pas mal d'entreprises qui se sont crashées dans les mois qui ont suivi la crise. Les aides gouvernementales n'ont pas suffi. Le tissu

industriel et commercial était trop abîmé dans certains secteurs. A l'inverse, la crise a créé des opportunités et ceux qui les ont saisies à temps sont les nouveaux cadors du système. On appelle ça le « Covid-business » et dans cette catégorie je suis un vrai champion.

Dès le début, quand j'ai vu le réflexe des plus riches qui se carapataient dans leurs résidences secondaires, quand j'ai vu la panique gagner les consommateurs se ruant sur les pâtes et le PQ, quand j'ai vu la désorganisation du système hospitalier et les pénuries de médicaments... quand j'ai vu tout ce bordel, je me suis dit qu'il y avait un coup à jouer : que les plus friqués seraient prêts à payer cher pour leur tranquillité ! J'étais loin de m'imaginer à quel point j'avais raison. A la base, je dirige une société de sécurité : j'emploie des agents chargés de surveiller des entreprises, des supermarchés, des maisons, des cargaisons et aussi des personnes. Bref, la sécurité privée ! Avec le terrorisme dans les années 2015, ma boîte avait déjà fait un sacré bond en avant. La demande avait explosé et les lois nous donnaient de nouveaux droits. On a commencé à recruter à tour de bras des agents de mieux en mieux formés, beaucoup venaient de la police ou de l'armée. Bref, les affaires allaient bon train. Et voilà que le Covid 19 a fait son apparition. J'ai flairé l'occaz' du siècle et j'ai foncé. Mes associés ont suivi. On s'est diversifié. A mesure que les crises se succédaient, on s'adaptait à la demande. Quand les émeutes ont débuté dans certains quartiers chauds de la banlieue parisienne, il n'a pas fallu longtemps avant que les contrats de protection des beaux quartiers de Paris commencent à pleuvoir. Quand il y a eu des pénuries de pétrole et du coup des pénuries alimentaires, les demandes ont évolué. Nous, on était déjà dans la place avec des connexions avec les patrons de grandes surfaces. Premiers arrivés, premiers servis et on a fait du stock, en pétrole, en bouffe, en congélateurs, en

groupes électrogènes, en ordinateurs puis on a complété avec des médicaments, des tests et des machines en tout genre (défibrillateurs, respirateurs etc...). On a même du personnel en stock : médecins, infirmiers... Le truc dans les affaires, c'est qu'il faut croître encore et encore autant que c'est possible et surtout être les premiers. Le truc surtout, c'est d'être complet dans les prestations proposées : on vend pas seulement de la sécurité physique, mais aussi de la sécurité sanitaire, alimentaire, énergétique, affective... Bref à mesure que l'insécurité prend de nouvelles formes, on s'adapte pour les épouser et négocier les antidotes au prix fort.

Maintenant, je ne travaille plus que pour les grandes fortunes : celles qui peuvent payer cash et en or. Mon nouveau créneau c'est le package tout compris : on vient de racheter tout un Center Parcs qu'on va transformer en bunker de luxe. Y'aura tout à bord à commencer par une sécurité de niveau militaire garantie à toute épreuve. Y'aura aussi un service médical high tech et surtout un niveau de sécurité sanitaire infaillible avec des tests imposés à tous les étages, de prises de température, des salles de décontamination et une règle fondamentale : aucun contact avec l'extérieur. Pour ce qui est du petit personnel, il sera logé sur place dans les quartiers réservés. Et quant à la sécurité alimentaire, on a des stocks pour plusieurs années. Tout est prêt. Les demandes affluent et les prix montent. Maintenant, ça va se jouer aux enchères ! Aux plus riches les clefs du paradis...

Est-ce que j'ai des problèmes de conscience ? Aucun. Ma fille essaie de me culpabiliser. C'est une de ces hippies écolos qui prônent le changement individuel au service d'un changement collectif. Elle me parle de « refus de parvenir » et n'arrête pas de mon gonfler avec son livre de chevet « Plutôt couler en beauté que

flotter sans grâce... Mais la vérité, c'est qu'elle n'a rien compris au monde qu'elle voudrait changer ! Qu'on m'explique un truc : si c'est pas moi qui le fait ce business, ce sera quelqu'un d'autre alors... et qu'est-ce qu'il y perd le monde si, au final, c'est moi qui encaisse ?

Jour 982

Fuck ! 3 ans déjà ! presque ? ça change quoi ? il s'est passé plus de choses en 3 ans dans ma vie et dans l'histoire du monde que dans les 40 ans qui ont précédé l'effondrement. Comment une prof de lettres se retrouve « réquisitionnée » pour récolter des asperges dans les champs de la Bourgogne ? « Réquisitionnée » donc et si le mot est entre guillemets c'est parce qu'il s'agit d'un doux euphémisme inventé par l'administration pour justifier le retour de l'esclavage ! « Il y a des priorités », nous a-t-on dit... « Et entre l'école et l'alimentation, nous avons dû choisir ! ».

Au début cette réquisition visait les étrangers, puis le cercle s'est agrandi avec les inactifs, chômeurs, intermittents et de fil en aiguille ça a été tous les fonctionnaires « non indispensables au fonctionnement de la Nation ». « Non indispensables... » ! Comme toujours, le changement n'a pas eu lieu d'un coup mais de manière très progressive. Ça me fait penser à l'histoire de la grenouille que me racontait un pote : « si tu jettes la grenouille dans une casserole d'eau bouillante elle s'en tirera d'un bond alors que si tu la mets dans l'eau et que tu chauffes lentement elle se laissera bouillir sans réagir ». Voilà ce qu'il s'est passé. On s'est laissé bouillir petit à petit.

On est sorti du confinement, mais ils ont interdit les manifs... pour raisons sanitaires. En vérité, ils avaient la trouille que la crise sanitaire mute en crise sociale avec le retour en puissance des gilets jaunes. Faut dire que le confinement a joué comme un révélateur : ils étaient où les « premiers de cordée » de Macron pendant que les caissières, les éboueurs et l'ensemble du personnel médical étaient en première ligne ? Après, ils ont serré la vis dans les quartiers chauds sans chercher à comprendre que le confinement n'avait pas été ressenti par tous de la même façon. Les couvre-feux et les contrôles systématiques ont mis le feu aux poudres et il n'en fallait pas plus au Gouvernement pour décréter l'état de siège : le transfert des pouvoirs de police à l'autorité militaire. Et puis, y'avait la menace d'une deuxième vague d'épidémie, alors ils ont mis en place le traçage numérique. D'abord de manière anonyme et sur la base du volontariat pour suivre les mouvements de population et les contacts entre les uns et les autres et progressivement les limites sont tombées : c'est devenu obligatoire pour tout le monde. Aujourd'hui j'ai une puce sous la peau.

Le grand basculement, je l'ai réalisé quand il y a eu la crise pétrolière avec le prix du baril qui bondit de 25 à plus de 200\$. A partir de là, tout s'est dérégulé. C'est devenu très concret. On a connu la faim, nous les enfants gâtés de l'histoire qui n'avaient pas connu la guerre. A ce moment, le pouvoir a révélé sa vraie nature. Il fallait maintenir le système debout et cette fin justifiait à leurs yeux tous les moyens. Au sortir du confinement, la gauche réclamait enfin que l'Etat reprenne les rennes face aux marchés financiers... mais on n'en demandait pas tant !

Quand je repense à tout ça j'ai un regret qui ne me quitte pas : celui d'être restée chez moi au lieu d'aller manifester à l'été 2020, celui d'avoir laissé la peur m'éloigner de la révolte. Est-ce qu'on aurait pu faire autrement ? Et putain oui de oui ! Tout ce merdier a révélé à quel point on était capable d'être solidaires les uns des autres. Le peuple était prêt à jouer cette carte de la confiance et de la solidarité ! Je serais venue de moi-même cueillir des asperges dans ce champ, mais on aurait fait ça différemment, de manière volontaire et plus festive !

Et voilà où j'en suis aujourd'hui ! Esclave parmi les esclaves à la merci de fermiers qui se gavent. Entre nous les contacts physiques sont interdits. Pour les dortoirs c'est les filles d'un côté, les garçons de l'autre. On arrive à se parler quand même, « vite fait » et à établir des liens. Hier, je l'ai revu « mon beau ». Son regard en disait tant. Jamais je n'aurais imaginé qu'au XXIème siècle les stratégies de séduction puissent devenir si subtiles. Aujourd'hui, je lui ai fait passer un mot, discrètement. Une proposition de rendez-vous à la pause de la mi-journée. On n'aura pas beaucoup de temps, mais on pourra échapper quelques minutes à la surveillance des superviseurs. Se toucher peut-être. J'ai l'impression d'être redevenue une ado. Je crois que je pourrais m'évanouir rien qu'à imaginer ses doigts sur ma peau.

Jour 11

Ici Béziers ! Là où rien n'a changé. Après le confinement voici venir le couvre-feu. Après un mois d'enfermement j'ai envie d'fout' le feu ! Le confinement pour nous ça résonne comme une double peine. On vit dans un F4 avec ma mère et mes 2 petites sœurs mais sur l'échelle du ressenti j'ai l'impression qu'on est 44. Sûr que ça doit être différent pour la jeunesse dorée.

Avant tout ça, quand j'étouffais, je retrouvais mes potes dans le quartier, sous un porche, dans un square, dans un escalier. Pour taper la discut', balancer des vanes, écouter du son, fumer des pétards... La seule différence avec les jeunes bourgeois c'est que nous, on peut pas faire ça à la maison pendant que papa et maman sont à l'opéra. Double peine ! Parce que finalement on est des confinés de naissance quand on vit dans une cité.

Ici Béziers ! Pas moyen d'en sortir sans s' faire contrôler. Alors avec les potes on a bravé la loi. On s'est retrouvé, un soir, en bas de la barre. On avait notre attestation bidon et on restait à distance. On était là, juste tranquilles. La BAC a rien voulu savoir. Ils nous ont pris en étau et on s'est fait méchamment contrôlés. 135 euros chacun, les insultes et les menaces en prime. On n'est plus redescendu pendant tout le confinement. Ils nous guettaient : tous les soirs y'avait des patrouilles de keufs. Un mois ! Putain un mois. J'avais que mon cellphone dans ma cellule pour rester connecté au monde. Et maintenant, on a ce putain de couvre-feu.

Ici Béziers, c'est notre facho de maire qui l'a décidé. Il a peur qu'on soit pas sage et y'a des chances pour qu'on s'énerve ! A force de nous prendre pour des gosses on va finir par dérailler ! Y'a d'la rage qui monte. Ici Bézier ! Où tous les jours on se fait harceler par une police municipale aux ordres d'un extrémiste qui prétend nous enfermer comme des animaux à la nuit tombée. C'est le bordel dans le pays et c'est sa meilleure excuse ! Jregarde plus les infos mais y'a pas moyen d'y échapper. Crise sur crise. Y'avait le coronavirus mais ça pouvait pas suffire. Non ! Y fallait qu'y'ait deux ou trois tarés dans le pays pour sortir avec un couteau et faire un massacre. Et revoilà l'état d'urgence ! Au lieu de parler folie

furieuse, on a reparlé de terrorisme. Les flics sont sur les dents. La cité est hyper surveillée et c'est nous qui trinquons. Nous les métisses, les beurs et les blacks ! Nous les citoyens de seconde zone.

Ici Béziers ! Je crois que j'vais m'casser. Avec des potes on en a parlé. C'est dur de partir mais ça peut plus durer. Y'en a pas mal qui veulent rester et tout casser, mener une bataille rangée contre les keufs. Se rebeller. Franchement, je leur jette pas la pierre. Mais, à part casser, y'a quoi à faire ici ? Y'a encore moins de travail ! Les petits business ont grave souffert et quant au deal c'est fini : c'est la pénurie des pénuries. Tous ceux qui vivotaient du trafic sont vraiment dans la merde.

Ma copine m'a proposé de bouger vers la campagne, dans une ferme AMAP, un truc de hippies. Au début ça m'a fait bader. Je lui ai dit : « no way ! ». Sans déconner, je me vois pas traire les vaches ou je sais pas quoi. Puis j'ai commencé à regarder autour de moi. Ici y'a pas d'avenir. La cité ressemble de plus en plus à une prison. Le climat est électrique. En bas, juste maintenant, ça commence à flamber ! Le monde devient fou et ça risque pas d's'arranger ! A la campagne, au moins j' pourrais faire pousser de la weed. J'ai pas grand-chose, juste assez de graines pour faire partir une première récolte, mais j'ai les bases : j'ai maté tous les tutos de Youtube sur la culture de l'herbe. J'suis devenu un geek de la weed. En pleine crise, j'me dis que la base c'est de faire pousser ce que tu kiffes. De toute façon, j'peux pas me passer d'ma meuf. Le plus dur ce sera de l'dire à ma mère. Elle sait même pas que j'ai une copine. Deux mondes opposés. Deux mondes séparés. Son père à elle non plus il sait même pas qu'j'existe ! On se la

joue Juliette et Roméo ! Elle habite les beaux quartiers. Le carré VIP de la Ville.
Ici Béziers ! Pour la voir, j'suis obligé de braver le couvre-feu...

Jour 718

Mon père est un crétin ! Je sais que ça fait un peu cliché. Mais c'est la réalité. C'est vrai que j'ai toujours été la fille rebelle, en désaccord chaque fois que possible et parfois même par principe. Finalement c'est peut-être bien grâce à lui que je suis une écolo de gauche. Quand j'ai découvert comment il exploitait les gens. Quand j'ai compris que son business-modèle était fondé sur la peur des gens. Quand j'ai réalisé qu'à ses yeux c'était le profit qui comptait avant tout. Quand j'ai cherché à comprendre par moi-même le monde tel qu'il tournait et notre responsabilité individuelle face à l'avenir de l'humanité... alors j'ai commencé ma guerre contre lui. Ma rébellion à moi ! Génération précaire, Jeudi noir, Alternatiba, parti de la décroissance... J'étais de tous les mouvements pour défendre un autre modèle de société.

Le voilà le cliché : la fille à papa, gâtée pourrie, enfance dorée... en guerre contre papa et le monde entier. N'empêche que j'avais raison. Le monde était à bout. Le système ne tenait qu'à un fil... que l'épidémie a tranché. Et là-dessus, mon père a pensé qu'il pouvait jouer sa carte comme dans le monde d'avant en profitant des opportunités offertes par la crise. Dans son business de la sécurité privée, le bordel généralisé de l'après confinement a été très porteur. Il s'est gavé. Gavé de chez gavé ! Les millions d'euros affluaient. Il travaillait H24, content de lui en plus. Combien de fois je l'ai averti : ça ne pouvait pas tenir.

Disons le franchement, à gauche on a toujours été favorable à l'interventionnisme de l'Etat en particulier dans l'économie. C'est le « laisser-faire », propre du libéralisme, qui nous a foutu dans cette merde. Ça faisait quelques années que l'Etat n'était plus qu'un régulateur : la régulation avait remplacé la réglementation pour reprendre les mots de [Jacques Chevalier](#). Mais avec cette crise, l'Etat n'avait plus d'autres options pour sauver sa peau : il a fallu qu'il intervienne. D'abord pour gérer la crise sanitaire, ensuite pour gérer la crise économique et la crise sociale... A la base, les mesures sont plutôt bonnes... jusqu'à un certain point. Parce que lorsque l'Etat reprend les rennes la tentation peut être forte d'aller encore plus loin et de passer du dirigisme à l'autoritarisme. J'ai toujours été de gauche et j'ai toujours défendu l'interventionnisme de l'Etat. Mais j'ai toujours été au moins autant libertaire parce que l'histoire nous apprend à nous méfier de l'Etat.

Comme toujours, tout est question d'équilibre. Et de cet équilibre, nous en sommes loin : le Président a péché un boulon. La liberté d'expression est « suspendue », comme la démocratie. Y'a un mois environ, il a annoncé qu'il annulait les élections. Bien avant ça il a pris des décisions de dingue en organisant la réquisition des « inactifs », il a mis en place un déportement massif de la population vers les campagnes pour garantir que les greniers du pays resteraient bien remplis. Bref, cette fois-ci y'a plus l'ombre d'un doute : on est en dictature.

Avec mon mec, on a pris le maquis. On squatte dans un tiers-lieu et on vit de ce qu'on fait pousser, en toute liberté. On travaille pas mal la terre mais y'a des discussions tous les jours, alors on écrit, on imprime et on diffuse des idées. Mon mec vient de finir un manuel sur la culture de la weed. C'est un putain de génie !

Depuis qu'il est ici il est métamorphosé. Moi aussi. Aujourd'hui j'en veux moins à mon père. Ils sont nombreux ceux qui parmi nous ont réalisé trop tard que leur système capitaliste allait droit dans le mur. On a même un ancien trader ici. Le mec il en a chié quand tout s'est effondré. Ça servirait à quoi maintenant de leur jeter la pierre ? Ici on accueille toute les bonnes volontés. Plus on est nombreux et mieux c'est pour nous. L'Etat a déjà bien assez à faire pour imposer l'ordre dans les villes, pour tenter de nous déloger. Heureusement qu'on a aussi des anciens zadistes. Ils ont le sens de l'organisation d'une défense contre l'Etat.

Pour nous les plus dangereux c'est plutôt les agro : les proprios de grosses fermes affiliés à la FNSEA. Dans le coin, y'a un peu plus de vrais paysans qui sont avec nous. Du côté des dangers, y'a des rumeurs sur une horde qui circulerait dans la région. Des violents selon ce qu'y s'raconte.

Pour ce qui est de mon père, en fait, je lui veux plus du tout. L'Etat lui a tout confisqué et il s'est retrouvé à poil ! J'ai un peu de peine pour lui. Je lui ai proposé de nous rejoindre ici. Mais faudrait pour ça qu'il avale son chapeau en reconnaissant que finalement c'est bien sa fille qui avait raison...

Jour 505

Je m'ennuie. Je suis las. Présider la France est devenu une routine. Enfermé à l'Elysée je n'en sors plus qu'exceptionnellement. Pour des raisons assez évidentes... Je suis honni. Détesté. Chaque jour, le Palais croule sous les courriers d'insultes et de menaces. C'est la giletjaunisation de la société. On m'estime responsable de tous les maux du pays. Et pourquoi pas du monde ? On m'affuble de sobriquets, on se moque du monarque de la Vème République. On me traite de

« dictateur ». Dans la Rome antique, ce mot n'avait pas le sens qu'on lui prête aujourd'hui : durant les périodes de troubles, était désigné un homme à qui l'on remettait les pleins pouvoirs pour qu'il rétablisse la situation ; ce personnage était appelé « dictateur ». Ainsi entendu, je veux bien assumer le titre.

C'est la raison pour laquelle hier, j'ai décidé de mettre en œuvre [l'article 16 de la Constitution](#) qui place tous les pouvoirs entre les mains du seul Président de la République. Et voilà l'opposition qui braille : « Dictature ! Dictature ! ». Puisque la Constitution le permet, je respecte le cadre de notre pacte démocratique. Faut-il rappeler que cette Constitution a été adoptée directement par le peuple en 1958 ?

L'opposition m'ennuie. Elle vient de déposer une motion visant à ma destitution. La douce plaisanterie ! C'est [l'article 68 de la Constitution](#) qui le prévoit... Mais il suffit de savoir lire pour comprendre que la procédure n'aboutira jamais : il faut le vote des deux assemblées et j'ai la majorité de l'Assemblée nationale avec moi. Mes députés en marche ! Mes petits soldats fidèles, qui n'auraient jamais été élus sans moi. Les petits godillots qui me doivent tout. Mes petits protégés que j'ai placés à l'Assemblée nationale parce qu'ils avaient l'avantage soit d'être des ambitieux prêts à tout pour me plaire, soit d'être des ectoplasmes dénués de toute forme de caractère. La motion sera présentée, puis rejetée. Comme il se doit. Je m'ennuie de cette opposition. Elle n'est pas à la hauteur.

Quant au peuple, lui non plus, n'est pas à la hauteur. Chacun a son avis. Tous voudraient participer. J'ai face à moi un peuple de savants, un peuple qui prétend se gouverner. Ce peuple m'ennuie. Avant la crise, la France était ingouvernable.

Il n'empêche, j'étais si prêt du but. Et voilà que la crise est arrivée, ruinant mon projet pour le pays, abîmant le quinquennat que j'avais imaginé. J'étais façonné pour être un Président d'un nouveau genre, le dirigeant de la « start up Nation ». Le manager du pays qui mettrait toutes les énergies individuelles au service de la croissance ! Le DRH d'une France qui aurait mis un terme à l'apathie des oisifs, au service d'un pays enfin rentable. J'étais bâti pour mener cette bataille, pour réaliser ce rêve. Envolé ! J'en ai fait mon deuil. Il faut bien s'adapter... Finalement, le libéralisme économique n'avait que peu à voir avec la liberté. Le marché libre et non faussé, c'était une autre façon de parler de la loi de la jungle, la loi du plus fort. Mes premiers de cordée – les grandes fortunes du pays – se sont fait la malle. Ils ont quitté le navire. Sans prévenir. Ces rats. Mes vieux amis.

17 mois après l'épidémie du Covid 19, il me reste un créneau : celui de l'autorité de l'Etat, les discours solennels sur la grandeur de la Nation et l'impérieuse nécessité de former un peuple uni. Mon dernier espace c'est le régalien ! Ces discours m'ennuient. *So old fashion* ! C'est dans l'action que je retrouve le plaisir de l'exercice du pouvoir. C'est toujours la loi du plus fort, mais je retrouve le sacro-saint « monopole de la violence légitime ». Et cette fois-ci je ne suis plus le pantin des puissances financières. Je décide. Je suis le Chef de l'Etat, le Chef des armées. Aujourd'hui mes nouveaux premiers de cordée ce sont les forces de l'ordre. Mes petits soldats de plomb. J'ai tout misé sur les derniers remparts face à l'anarchie : on investit dans l'armement de pointe et les technologies de surveillance. On recrute à tour de bras dans la police, dans l'armée et dans les services de renseignement intérieur. Quand le chômage atteint les 30% de la population active, ce n'est pas compliqué de faire grossir les

troupes. Le plus facile c'est de tenir la masse : pour peu qu'ils aient de quoi manger et une connexion internet, ils sont prêts à renoncer au reste. Le plus difficile c'est de tenir tranquille les minorités actives...

Je sais ce qui se joue dans notre pays, les complots qui sont ourdis contre moi, les factieux qui se constituent en réseau. On trouve même sur notre territoire des [boulangeries qui s'érigent en bastion de résistance](#) ! Je les laisse avancer. Patiemment je collecte mes renseignements. Tranquillement je m'instille, j'infiltrer, je place mes pions, je surveille, j'écoute. Voilà à quoi j'en suis réduit : à l'exercice du pouvoir pur, celui de la force. Celui dont procèdent tous les autres pouvoirs. Le seul qui me reste à présent. Je ne m'ennuierai pas longtemps. Les relations internationales n'ont jamais été aussi tendues depuis la guerre froide. La Russie, la Chine et les USA se sont engagés dans une escalade où les attaques économiques et technologiques semblent être le prélude d'une nouvelle guerre globale. J'observe. Je me tiens prêt. Tout ça me distrait.

Jour 64

Mes cher.e.s ami.e.s, je veux vous dire avant tout mon bonheur de nous voir ici réunis. Le Gouvernement a pu interdire les manifestations depuis la fin du confinement mais il ne pouvait empêcher ce rendez-vous. Le rendez-vous de la gauche toute entière ici représentée. Il y a trois ans environ, j'ai pris la décision d'abandonner les responsabilités politiques qui étaient les miennes. Ça n'avait plus de sens. Alors que la civilisation fonçait droit dans le mur et à pleine vitesse, on continuait à gauche à se demander ce qui pouvait plaire ou non à notre électorat plutôt que d'oser proposer les mesures qui s'imposaient... pour éviter

l'effondrement. C'est vrai que la sobriété, même joyeuse, ne faisait pas rêver les foules.

L'augmentation des taxes sur l'essence et le diesel, ça ne rapporte pas grand-chose, électoralement parlant. L'abandon de la voiture comme mode de déplacement individuel, c'était compliqué à expliquer à des millions d'ouvriers dont les emplois en dépendaient directement ou indirectement. Le rationnement de notre consommation d'énergie, de notre consommation de viande... Bref le changement de nos habitudes de vie, tellement ancrées et tellement néfastes, tout ça c'était bien joli mais ça n'avait pas sa place dans un programme politique. Puisque l'enjeu d'un programme c'est quand même celui de la séduction. Le but dans une élection c'est de faire le plus de voix et pas d'avoir raison. Disons le franchement, un programme politique prônant la décroissance n'aurait pas réuni 2% des voix. Du moins avant la crise du Covid.

Alors je suis partie. Je suis partie sans acrimonie, sans rancune, sans aigreur. Mais je suis partie parce que je n'y croyais plus. Parce que face à l'urgence contemporaine je me sentais plus utile ailleurs. Où ça ? Dans l'action concrète au sein de collectifs, sur le terrain pour aider au développement des îlots de résistance. Je m'y suis engagé avec deux obsessions. La première c'est qu'il fallait soutenir tous les projets visant à l'autonomie alimentaire et énergétique : AMAP, jardins partagés, distribution de graines, fermes urbaines, Fab-Lab de création d'éolienne et de panneaux solaire etc. Après les moments que nous avons traversés et alors que le prix des produits alimentaires explose, comme celui du pétrole qui atteint des sommets après avoir traversé le plancher, on en comprend mieux l'intérêt.

La deuxième obsession qui m’habitait était de créer du lien entre ces archipels, parce que l’autosuffisance ne vaut que si elle nous permet de nous interconnecter davantage. L’enjeu ici n’est pas seulement celui de la survie, il est civilisationnel : il s’agit de favoriser les partages de connaissances et la diffusion de la culture sous toutes ses formes. Il y a 3 ans, dans le meilleur des cas, vous avez pu juger ma démarche « originale ». 2 mois après la crise sanitaire du Covid et alors que pointent ses conséquences économiques et sociales, elles apparaissent plus réalistes et nécessaires que jamais. Cette crise ouvre bien d’autres perspectives. Elle nous offre l’occasion rêvée, celle de concrétiser un autre modèle de société. Une alternative enfin crédible face au modèle de la marchandisation du monde qui dominait jusqu’alors. Nos utopies sont à portée de main : revenu de base, annulation de la dette, création d’un système monétaire au service de la transformation écologique de notre société.

Je rêve ? Mais oui ! Et ça nous manquait en politique ! Rappelons-nous que c’est au sortir de la seconde guerre mondiale – alors que le système économique est exsangue – que d’autres utopies sont devenues concrètes : la sécurité sociale, le système de retraite par répartition...

Je rêve, mais je ne suis pas naïve non plus. Je connais nos travers. Si l’on commence à chercher un accord sur le contenu d’un programme commun, nous allons inmanquablement finir par nous écharper sur le sens des mots, alors même qu’au fond nous tendons aux mêmes buts. Pour parvenir à se mettre d’accord, il faut changer de méthode. Et c’est de cette méthode dont je suis venu vous parler.

Les anarchistes ne sont pas ici. Et ils ne viendront pas. Mais pourquoi ne pas s’en inspirer ? Les anarchistes n’attendent pas d’être élus avant d’agir. Leurs

idées, ils les agissent. Et ça marche ! Ça dure parfois le temps que ça dure mais ce sont autant de parenthèses heureuses dans les marges du système dominant. Rappelez-vous les ZAD, du Larzac à NDDL. On peut continuer de débattre sur le sens des mots : qu'est-ce que la révolution ? La lutte des classes ? On peut continuer à ne pas être d'accord. Mais tout ça ne doit pas nous empêcher de nous retrouver dans l'action. Contester évidemment. Proposer naturellement. Agir, surtout ! Notre radicalité ne doit pas être dans le verbe, elle doit être dans l'action. Notre nouveau programme commun ne doit comprendre que des mesures que l'on peut mettre en œuvre à l'échelle individuelle. Faisons la liste ensemble de ce qui sera notre programme : partageons les outils, les machines, les voitures, les savoirs et les compétences, consommons moins, consommons mieux, responsable, biologique et surtout local, utilisons les monnaies locales, prenons du temps, donnons du nôtre, cultivons notre jardin, engageons-nous dans des actions collectives et locales, soyons solidaires entre voisins, entre collègues. Soyons festifs ! Ne ratons aucune occasion de nous retrouver sur les places publiques juste pour le plaisir et surtout créons des liens.

Voilà ce qui nous a manqué, voilà ce qui nous sauvera. Créons des liens entre nous et la solidarité trouvera son chemin. Créons des liens, tout le reste en découlera. Si tous les partis ici représentés commençaient à agir ensemble, à inviter leurs élus et leurs militants à pratiquer leurs programmes plutôt que de les imprimer, alors peut-être que les idées que nous avons en commun gagneraient du terrain dans l'esprit collectif. Gramsci avait tout dit quand il affirmait que la conquête du pouvoir présuppose celle de l'opinion publique. Au lieu de ça, depuis trop longtemps, la guerre des gauches est la mécanique infernale de la défaite de nos idées. Cette guerre qui ne sert que l'égo des pires d'entre nous et fait perdre

tous ceux qui ont tellement à gagner avec nos idées. Les partis doivent changer pour que l'engagement politique change de nature et suscite enfin de l'envie. On ne peut plus se contenter de dire au peuple : faites nous confiance, votez pour nous ! Ça ne fonctionne pas. Ça ne peut plus fonctionner comme ça. Aujourd'hui, ce que demande le peuple c'est d'agir, d'être en première ligne, d'être le cœur du projet et d'en être le moteur. Cette méthode présente un dernier avantage et non des moindres : Peu importe la victoire ou la défaite aux élections. Même si nous ne sommes que 20%, si on se bouge ensemble ça peut tout changer. 20% de la population qui se bouge dans un même mouvement, qui ne se contente pas d'aller voter mais qui agit ensemble, oui, ça peut tout changer ! La révolution ? Je n'y ai jamais cru. A quoi bon si c'est pour en revenir au point de départ et alors s'arrêter puisqu'on est arrivé ?

La seule chose en laquelle je crois vraiment, c'est la résistance. Parce que la résistance implique d'agir ici et maintenant. La résistance surtout parce qu'elle n'a pas de fin, parce qu'elle n'a pas d'autre vocation que d'être perpétuelle. Voilà le mot qui peut nous réunir, qui peut nous pousser à agir... Résistance !

Jour 995

Qu'est-ce que vous seriez prêt à faire en temps de crise ? Je veux dire : jusqu'à quel point vous seriez capables de vous renier, de transgresser vos principes, vos idées ? Jusqu'où seriez-vous capables d'aller pour survivre ? Pour vivre moins mal ? Pour retrouver un petit bout de confort ? Une petite lchette de liberté ? A l'automne 2020, alors que la deuxième vague de l'épidémie atteignait son pic, le confinement a été organisé de manière sélective. On a divisé la population en deux catégories : ceux qui avaient déjà été contaminés et les autres. Les

immunisés et le reste de la population. Les uns pouvaient reprendre leurs activités professionnelle et sociale. Les autres étaient maintenus en confinement.

L'application d'une telle mesure suppose des moyens de contrôle assez stupéfiants... oubliez le secret médical quand vous devez vous promenez avec une attestation de votre médecin garantissant votre immunité. Pourtant je me souviens que cette décision avait été globalement bien acceptée par la population. Les uns pouvaient reprendre leur activité et pour certains c'était une question de survie. Les autres pouvaient toujours se plaindre d'un second confinement mais ils ne pouvaient pas contester que la mesure était prise pour les protéger. C'est fou ce qu'on peut faire avaler... pour notre propre bien.

Je me souviens aussi ce que certains ont été prêts à faire dans cette situation. Pour pouvoir travailler, pour pouvoir manger, nourrir leur famille, beaucoup des plus précaires ont préféré tomber malade pour pouvoir éviter le confinement après coup, au moins s'ils parvenaient à s'en sortir. Faut toujours se méfier des « fausses bonnes idées » ! Au final cette mesure a provoqué une surmortalité dans les départements les plus pauvres de France. Elle a donné lieu à des trafics immondes : 100 euros la contamination garantie satisfait ou remboursé. C'est fou ce que les gens sont prêts à faire en temps de crise.

Je me souviens de la troisième vague de l'épidémie au début de l'hiver 2021. Jamais deux sans trois ! Là, notre Président a pris des mesures « drastiques... pour le bien de tous ». L'application StopCovid, créée au printemps 2020 – qui était facultative lors de son lancement – est devenue obligatoire. Les données anonymes à l'origine, sont devenues nominatives. Il a fallu passer par une loi, que la majorité a votée les yeux fermés, « au nom de l'intérêt général ». Le Conseil

constitutionnel, saisi par l'opposition, s'est couché : « l'objectif de lutte contre l'épidémie justifie des atteintes proportionnées et temporaires à nos libertés fondamentales ». Après tout, le droit à la vie est le premier des droits, non ? On peut bien limiter tous les autres en son nom !

Dans les quartiers populaires, les contrôles sont devenus systématiques ; une forme de harcèlement. Ici aussi, c'était au nom de l'intérêt de chacun. La délation fut encouragée par l'Etat et largement pratiquée. « Ne soyez pas égoïstes, dénoncez vos voisins ! ». La vérité, c'est qu'une grande majorité d'entre nous a accepté tout ça. Nécessité fait loi.

Et moi là-dedans ? J'ai résisté tant que j'ai pu. J'ai même diffusé quelques tracts de la résistance. Mais, aujourd'hui la tentation est trop forte. Ça fait un an que j'ai pas touché une guitare. C'est même pas la guitare qui me manque le plus. Ce qui me manque c'est de jouer avec d'autres musiciens. Ma guitare, je l'ai dans la tête, je peux en jouer juste en y pensant. Ce que je peux pas imaginer c'est la note placée là où je l'attendais pas, un solo qui s'envole loin des sentiers battus des gammes que je maîtrise. Rien de mieux que l'impro en jazz manouche ! Rien de mieux ? Si ! Former un duo avec ma belle dans un peau contre peau, un air de plaisir sur l'arythmie de nos envies. Qu'est-ce que je serais prêt à faire pour ça ? Pour retrouver la liberté alors que je suis contraint depuis deux ans à la corvée agricole obligatoire ? Pour me casser loin d'ici, retrouver des zicos, squatter une belle gratte, me saouler de rythmiques ? Pour libérer ma belle du joug de ces fermiers ? Qu'est-ce que je suis prêt à faire pour ça ?

Est-ce que je pourrais accepter le marché que notre « superviseur » vient de me proposer ? Il m'a dit « Tu es libre. Avec ta belle vous vous cassez. Une voiture

vous attendra, sur la route. Les clefs dessus et une carte et une destination. Une seule condition : que vous retrouviez la horde. C'est une bande de gitans. Tu vas les adorer. C'est des malins ! Ils désactiveront vos puces GPS, mais pas celle qu'on aura placé dans ta guitare. Si l'idée te venait de jouer au plus fin et de tout balancer, n'oublie jamais qu'on aura les moyens de vous le faire payer à ta belle comme à toi. Et ça s'rait pas un retour à la case départ ! Alors, tu dis quoi ? ». Alors... je dis « oui » !

Jour 446

Aujourd'hui c'est vert en haut si t'en es, jaune à gauche si c'est bon, jaune à droite si c'est mort... T'as rien capté ? C'est pas pour toi ! Déblaye ! Ici la génération Z+. Si t'es né avant les années 2000 va là-bas ! Si t'as pas connu le collège en mode confiné, me parle pas ! Entre nos darons et nous y'a pas un fossé, c'est même pas un gouffre, y'a tout l'univers. On est la génération des confinés.

14 mois après la crise du Covid, on alterne confinement-déconfinement. Les cours à la maison c'est devenu banal. On est la première génération qui réalise ce vieux rêve : « heureux l'étudiant qui, comme la rivière, arrive à suivre son cours sans sortir de son lit ! ». Après 14 mois de restriction sociale, on a l'démon ! Contre l'système, nos profs, tous les vieux ! Bon d'accord pas tous, y'en a, j'avoue, ça va. Mais on n'a pas de leçon à prendre des générations qui ont foutu la D* ! Fuck all of them ! Askip* on va en reprendre pour 2 mois... y'a le schtroupfissime qui va l'annoncer ! Mes potes et oim on s'en bat les reins ! Nos parents ça les rend dingue qu'on viole les règles. Y s'pissent dessus pour un rien ! Ils font pitié, accrochés à leur vieux monde qui part en sucette ! A la moindre coupure de réseau, ils paniquent de ouf. A chaque pan de leur culture du confort

qui s'effondre, on les voit s'affaisser un peu plus. Nous maint'nant ça nous fait rigoler ! D'toute façon on s'est jamais bien compris. On est né avec des écrans dans les mains – des écrans bien pratiques qu'ils nous ont mis dans les mains ! – et après ils sont venus nous faire des leçons genre « faut lire plus de livres ». Dégage avec des bouquins plein d'poussière ! Ils croient qu'on fait quoi avec nos écrans ? P't'être même qu'on lit et qu'on écrit plus qu'eux avec nos écrans. Eux y savent rien faire de leurs mains ! Nous on s'est tellement bouffé de tutos qu'on pourrait même te monter une grue à plusieurs. Et eux ils continuent de répéter comme des trimards* « arrêtez avec vos écrans ! ».

Allez bien vous faire... Nous le monde d'après, on y est. On s'adapte ! Avec le système du chacun chez soi, le réseau est devenu notre base arrière. J'parle pas de l'Internet des darons en mode facebook et whatsapp, c'est d'la soupe, du filtré décaféiné, du sous-contrôle sans-saveur ! On a investi le [Deep](#). T'as pas [Tor](#), tu sors ! On veut rien que du vrai. Dans le [Dark](#) on est tellement que les RG peuvent rien faire. Ils tentent de squatter nos forums, on les repère à 10 000 ! On a nos codes. Parfois ça ressemble juste à d'l'humour de youtubeurs mais en vrai ça envoie du lourd. Et eux y pensent maint'nant qu'on est inoffensifs, que c'est que du blabla de bébé-geek. Y captent rien ! Demain, rouge haut, vert bas, bleu à droite ou à gauche. Y pensent que c'est d'la mode ! La résistance c'est nous ! Faudrait qu'on s'tienne tranquilles pendant qu'ils nous bouffent le crâne avec leur société sans microbes ? Nous on veut être tranquilles ! Sans masques ! Se rouler des pelles si on veut ! Faire pousser not' weed, bricoler nos envies ! [DIY](#) narvalo* ! On a not' black market, on troque nos trucs. Le deep web c'est notre base arrière... pour mieux se capter dans l'réel ! pour bien péter le système ! Notre target à nous c'est le SAO : service agricole obligatoire ! Les évadés, les fugitifs,

y'en a de ouf... On dépanne, on héberge quand on peut, on nourrit, on bricole de la cabane furtive en milieu urbain. On pirate, on sabote, on saccage, on détourne, on court-circuite, on embrouille, on vandalise, on feinte, on ruse, on se retrouve, on se fragmente, on se disperse, on se propage et on propage, on dévalise, on leurre, on bouscule, on démonte, on emboîte, on s'imbrique, on tricote, on détricote, on coud et on découd, on désoriente, on désespère, on agace, on énerve, on exaspère, on contamine, on rend ouf, on s'apaise, on envenime, on enrage, on déplie, on transperce, on envahit, on se replie, on fait mine, on surprend, on s'unit, on se déverse, on code, on décode, on décrypte et on révèle, on se révèle, on transparente, on fait fuiter, on s'évanouit, on se fond, on se camoufle, on résiste, on torpille, on régénère, on récupère, on recycle, on repère, on répare, on décuple, on repousse, on replante, on transplante... tout ça avec beaucoup de plaisir ! C'est maintenant qui compte. Demain on s'en fout !

Enfin, si, l'avenir on le veut bien rose, faut juste commencer à peindre de suite. Notre devise : « pour préparer demain, pensons à aujourd'hui ! ».

Glossaire de Bulle :

« La D » : la merde

« Askip » : à ce qu'il paraît

« Trimard » : imbécile

« Narvalo » : bouffon

Jour 503

On n'a jamais été aussi bien nous aut'. J'dirais même qu'on est bichonné. L'Président il a souvent un mot gentil pour nous. Et c'est pas que des mots hein. Y'a les preuves d'amour. Faut dire qu'il avait pas vraiment l'choix hein ! Sans nous l'pays y mange pas. Maint'nant y'a plus d'tomates d'Espagne ou de soja de Pékin. Tout du made in France. Et s'il faut nourrir le pays, c'est pas les p'tits paysans qui vont suffire, c'est moi qui vous l'dis !

Quand on a vu notre avantage, on lui a dit deux mots au Président : s'agirait d'nous lâcher la bride maint'nant ! hein ! Les réglementations, les normes, les contrôles, les contraintes et les impôts... ça commence à bien faire ! La présidente du syndicat, elle a même pas eu b'soin d'hausser l'ton hein que l'président qui lui mangeait dans la main. Carton plein dis !

Même sur la chimie, maint'nant on est tranquille, comme dans l'temps. Avec le niveau de chômage, y z'allaient pas abîmer les usines à engrais ! Si y'a d'l'emploi y'a d'l'emploi. Et puis nous, si faut produire bah faut produire. La terre faut la pousser un peu. Un ptit pschitt pschitt ! On les connaît les produits. Moi j'dis qui faut savoir c'qu'on veut ! Tu veux bouffer bah tu nous lâche la truffe ! Avant l'Covid machin corona, y voulaient nous met' des distances d'épandage. Y'avait les zouaves tout verts qui d'mandaient qu'on nous contrôle. C'est pas des p'tits parigots qui vont nous apprend' not' boulot ! A deux doigts d'sortir nos fourches !

Sûr que maint'nant on est tranquille ! Avec la crise au début le plus dur c'était l'gazole : attention les prix ! Mais l'gouvernement a résolu l'problème ! Eh ! « Main d'œuvre gratuite » qu'y nous ont dit ! On allait pas cracher d'ssus ! hein ! Y z'avaient inventé le service civique, eh bah ils l'ont remplacé par le SAO,

service agricole obligatoire. Y'a aussi le service médical obligatoire. Moi j'suis pour qu'y r'mettent aussi l' service militaire qu'on avait dans l'temps ! Maint'nant on a du monde pour les récoltes. Pour l'épandage des pesticides aussi c'est vrai qu'on crache pas sur le coup d'main ! J'ai droit à 1 tête par hectare. J'en ai 60 ! Fais l'calcul ! Le problème c'est que ça fait des bouches à nourrir et puis faut les faire dormir ! Sans compter qu'y faut les surveiller mais pour ça c'est l'gouvernement qui fournit, hein !

Moi j'les aime pas beaucoup les captifs – c'est comme ça qu'on les appelle nous aut' ! Ça n'arrête pas d'se plaindre qu'y fait trop chaud, trop froid et que l'travail est trop dur ! J't'en foutrais ! C'qu'est sûr c'est qu'on les a à l'œil nos captifs et ça arrive qu'on s'rinçe l'œil aussi ! Y'a d'la captive bien roulée si tu vois c'que j'veux dire ! Finalement c'est l'droit d'cuissage qui nous manque ! C'est l'frangin qui dit ça et ça nous fait bien rigoler à la FDSEA. On s'y retrouve une fois par semaine pour décider un peu de c'qu'on f'ra ! On est les maîtres sur nos terres maint'nant ! Les nouveaux seigneurs. C'est nous qu'on fait la loi dans l'coin. L'gouvernement y nous a donné l'droit. [Début avril 2020, y'a un Préfet qu'a donné le droit aux chasseurs d'faire respecter la loi ! Par arrêté !](#) Bah ça a pas trainé. Eh, nous aut' aussi on est chasseurs ! Y'a plus beaucoup d'gendarmes dans les parages ; alors quand y'a du grabuge, c'est la milice qui gère ça. Bah ça marche bien, hein ! On a souvent du captif qui prend la fuite. Alors nous, bah on va à la chasse, hein ! Y'en n'a pas un qui nous échappe ! Hier, on a parlé des ptits paysans du coin. Y'a de plus en plus d'problèmes avec eux. Y veulent rien écouter ! L'aut' jour on a r'trouvé un captif qui s'était planqué chez le maraîcher hippie d'à côté. On lui a collé une bonne trempe à çuilà ! ça fait pousser trois tomates et ça voudrait t'donner la l'çon ! Bah voyons ! Avec les copains du

syndicat, on a décidé qui fallait en mettre un bon coup ! A coup d'fourche dans l'derrière, on va t'les faire débarrasser l'plancher ! La crise a du bon ! c'est moi qui vous l'dis !

Jour 504

Un hectare, c'est rien. Pour l'Etat, c'est simple, on n'existe pas. Les aides sont attribuées aux exploitations d'au moins 10 hectares. Produire ! Produire ! Produire ! Alors, nous on compte pour du beurre ! Sans la solidarité des uns et des autres, on ne tiendrait pas ici. La crise du Covid on la paye cher ici. On se débrouille comme on peut. Le plus dur c'est la pression qui pèse sur les petits paysans comme nous : avec la crise qui s'aggrave les pays qui exportaient du riz (Vietnam) ou du blé (Russie) font maintenant des stocks et moins ils exportent plus les prix grimpent. Pour les gros producteurs c'est une aubaine ! Ils vendent plus cher aux hyper-marchés. Mais nous, on est dans des tout petits réseaux coopératifs de distribution. On bosse avec des épiceries solidaires, nos bénévoles passent le mot, on vend en direct aux habitants. On baisse nos marges un maximum. Surtout, on resserre nos liens autant que possible avec les autres paysans du coin. Parce que si on n'est pas unis à bloc on va tous se faire bouffer. Plus les prix montent plus la pression pèse sur nous. Le monde entier lorgne sur les terres des petites exploitations, jugées « pas assez rentables ».

Aujourd'hui, c'est la FNSEA, qui se targue de nourrir le pays, qui fait sa loi. Ils ont gentiment proposé au Gouvernement de réquisitionner nos terres... Pour l'instant on tient encore. Pour combien de temps ? L'obsession productiviste les aveugle tous autant qu'ils sont. Pourtant sur le long terme, y'a que nous qui pouvons vraiment tenir. Leurs terres surexploitées s'épuisent et demandent

toujours plus d'intrants chimiques. C'est l'escalade des pesticides. Ils cherchent à maximiser. Nous cherchons à optimiser.

Nous, notre terre on la nourrit et on la soigne autant qu'elle nous soigne et nous nourrit. On laisse la nature tracer son chemin. C'est elle qui nous guide. Le spectacle qu'elle nous offre devrait nous inspirer : les écosystèmes reposent totalement sur la solidarité entre les espèces et les variétés. Elles se protègent les unes et les autres. On appelle ça le compagnonnage des plantes. Courge, maïs et haricot ! Alors que le haricot fertilise le sol en y fixant l'azote de l'air grâce à ses racines, le maïs fait office de tuteur pour les haricots et les feuilles de la courge couvrent le sol pour mieux en conserver l'humidité. Poireaux, fraisiers, pommes de terre et ail. Navets et laitues. Une fois lancé, l'écosystème se nourrit de lui-même. Il s'autogère. Prenons en d'la graine ! On utilise le moins de machines possible. Y'a besoin de plus de bras mais le travail est moins pénible et on bouffe pas de pesticides. On consomme le moins d'énergie et le moins d'eau possible. On valorise les services de la nature. Les poules nous débarrassent des mauvaises herbes.

Les agro productivistes disent qu'ils produisent plus que nous, et c'est vrai ! Mais si on rapporte ça aux mètres carrés disponibles c'est notre modèle qui est le plus optimal. Et en plus c'est beau : nos aromates poussent en spirale et l'ensemble de notre jardin fertile fonctionne par étage, à la manière des lasagnes, de la canopée des arbres fruitier à la mycosphère. C'est mon mari qui orchestre notre jardin fertile. Moi, je m'occupe surtout de ma serre et de mes plantes médicinales : échinacée, cassis, prêle, ortie, mélisse, artichaut, valériane, passiflore, marron d'inde, mélilot, reine des prés et bardane. La nature nous

soigne et nous guérit ; nous deux on se chérit. Avec les copains de la coop on forme un joyeux écosystème. Les compétences se complètent. La convivialité est notre reine.

Le vrai souci en ce moment c'est les cons de la FDSEA de Bourgogne. La première fois qu'on les a rencontrés, en bons voisins ils venaient épandre nos cultures. Ils étaient beurrés. On les a dégagés. Aujourd'hui, ils projettent une expédition chez nous. Pure intimidation ! N'empêche qu'on est prêt ! Tout l'écosystème solidaire est là. Qu'ils viennent ! On se tient prêt ! Oui, on est des écolos et on assume notre côté hippie ! Mais chez nous, [y'a pas que les graines et les pétales... y'a aussi les épines !](#)

Jour 805

Le plus dur dans le changement c'est quand ça te concerne ! Moi j'ai résisté tant que j'ai pu. J'aurais voulu que le monde que j'ai toujours connu ne s'arrête jamais de tourner. Que ses lois demeurent. Que l'insouciance collective perdure. Que mes privilèges survivent. C'était le monde connu. Celui de mes habitudes. Avec ses injustices et ses monstruosité, mais c'était notre monde. On savait à quoi s'en tenir. Y'a rien de plus insécurisant que le changement. Quand je repense à l'élection présidentielle de 2012, je réalise que si on a élu le candidat qui proclamait « *le changement c'est maintenant* » c'est parce qu'on était tout à fait certains qu'avec ce mec-là... ça changerait pas beaucoup, voire pas du tout. Parce que, tant que l' changement reste cantonné à la forme d'un slogan, on peut même le trouver sympathique. D'ailleurs, le changement pour les autres c'est celui qu'on tolère le mieux. Mais le jour où on te promet de changer *ta vie*, d'un coup tu trouves ça moins drôle. Même si ton travail t'emmerde, que t'as plus l'temps pour

rien, bref, même si ta vie c'est d'la merde, tu préfères la garder parce que c'est tout ce que tu connais. Tu t'accroches à ces petites choses, ces petites habitudes, la routine d'un confort finalement précaire. « *Un tien vaut mieux que deux tu l'auras* », comme dit le proverbe.

Ma fille ne cessait de me répéter ces conneries : « *si c'est pas le changement qu'on choisit c'est celui qu'on subit* ». Et moi qu'étais au sommet de la pyramide, j'avais encore moins envie qu'ça change. J'étais riche, très riche, alors j'avais aucune raison d'y croire à la « nécessité du changement », encore moins d'en avoir envie. Même si Einstein m'avait démontré par $A+B$ que mon beau système allait s'effondrer, j'aurais refusé d'y croire. Mieux vaut nier la réalité que de changer de son style de vie. [Notre cerveau fonctionne comme ça !](#)

Alors, après la crise du Covid j'ai continué à y croire. A y croire d'autant plus que dans mon business de la sécurité privée, mes profits avaient littéralement explosé. J'étais devenu multimillionnaire et encore un peu plus cynique. J'ai cru que je pourrais échapper au Tsunami mais la vague m'a rattrapé. J'ai tout perdu. A force de résister au changement c'est clair que tu finis par te le prendre sur le coin de la gueule. Comme la noblesse et le clergé, juste avant la révolution française quand on leur a demandé de payer plus d'impôts. Ils ont dit « non, non, non ! On a nos privilèges, on les garde ». Puis la révolution a éclaté et s'est emballée et là ils ont dit « ok, d'accord, ok ! ». Trop tard ! Leur monde avait déjà foutu l'camp. Je sais pas si y'a eu beaucoup de suicides dans la noblesse et le clergé en 1789. En tous cas, après la crise du Covid, y'en a pas mal qui ont opté pour cette ultime impasse. Face à l'incertitude du monde à venir, ils ont pas tenu. En fait, la seule chose qui leur restait c'était la certitude que demain serait à

nouveau comme aujourd'hui, que leur émission de télé préférée reviendrait immuablement les distraire semaine après semaine. Rompre leur routine c'était tout leur prendre. J'y ai pensé aussi, et j'ai pensé à ma fille. Notre monde était un cocon douillet, une zone de confort qui finissait par tuer en nous le sens de l'aventure. Avec ce système on était conditionné à tout, sauf au changement.

C'est les plus jeunes qui s'adaptent le mieux aujourd'hui. « Tant qu'y'a des potes on avance », voilà ce qu'ils disent. Moi, j'ai tout à réapprendre. Y'a pas d'aut' choix ! J'ai remballé mes certitudes et je m'applique ce vieil adage : « *Si tu as deux oreilles et une bouche, c'est pour écouter deux fois plus que tu ne parles.* ». Alors j'écoute, je découvre, j'apprends. J'ai rejoint ma fille, cette hippie, dans une ferme qui fait dans le bio. En Ardèche. Une vraie communauté s'est formée, autosuffisante, autogérée. Son mec fait pousser de l'herbe : « 100% naturelle, tu veux test' ? ». C'est dans cet espace d'inconfort, où je n'aurais jamais mis les pieds de ma propre volonté, que je suis plus en vie que jamais. Quand tout s'effondre et que tu comprends que c'est trop tard pour éviter le changement, il ne reste qu'une issue : s'arrimer à un horizon souhaitable et tracer la route ! « Bâtir des ponts entre le réel et l'idéal Papa. On appelle ça des utopies réalistes ».

Et depuis que le vieux con que je suis est passé du cynisme de millionnaire à la vie de bohème en communauté, y'a plus une seule utopie qui me semble irréaliste. J'ai jamais cru qu'un jour je pourrais admettre que sur ce qu'il y a de plus essentiel j'étais à l'ouest et que ma fille avait raison et aussi bizarre que ça puisse paraître, même ça j'ai pas envie qu'ça change !

Jour 101

L'essentiel c'est le ton. Être solennel. Grave. « *Mes chers compatriotes.* ». Et tout de suite, prendre de la hauteur : « *le pays...* » non « *notre pays* » ? « *la France* » ? « *Notre pays* » c'est mieux non ? Placer le mot « *crise* » dès la première phrase ! « *...traverse une crise sans précédent* ». Utiliser des références historiques marquantes : « *Depuis la seconde guerre mondiale* ». Marquer une pause pour souligner la gravité. Tout du long, utiliser les superlatifs et des adverbes puissants : « *jamais* », « *autant* », « *seulement* », « *tellement* ». Si possible les répéter : « *jamais, non jamais, depuis la seconde guerre mondiale, nous n'avons eu à faire face..* ». Conserver la métaphore guerrière. Je l'ai utilisé dès ma première adresse aux français. On maintient le cap. La guerre, c'est la gravité... La guerre ce sont les mesures exceptionnelles qu'elle impose, qu'elle justifie. A lui seul, le mot vaut argument d'autorité : « *c'est la guerre !* ». Le mot se justifie ; le Covid fait des morts après tout. La guerre ce sont aussi les « *sacrifices* ». Placer le mot. Juste une fois. Ne pas trop insister. « *Comme toute guerre, celle-ci exige des sacrifices.* ».

Après, mieux vaut utiliser les mots « *efforts de chacun* », « *participation de tous* » et le mot « *dévouement* » spécialement pour le personnel soignant. Pour le ton, ajouter l'empathie au solennel, pour montrer que je souffre avec le pays. « *Je sais les difficultés rencontrées par certains d'entre vous. Je sais les épreuves que vous avez à affronter quotidiennement* ».

On enchaîne par la « *gratitude* », la « *patrie reconnaissante* ». Puis retour au moment exceptionnel. Dramatiser la situation autant que possible : « *à l'heure où notre système de santé est éprouvé comme jamais...* », « *au moment où notre*

économie toute entière est sur le point de basculer ». Et là ils sont mûrs pour le couplet sur les sacrifices, les efforts et le dévouement. « *Bien entendu, nous allons devoir renoncer, provisoirement, à quelques uns de nos acquis sociaux.* » Surtout bien insister sur le mot « *provisoirement* » et ne pas utiliser l'expression « *droits sociaux* ». Et souligner tout de suite qu'il n'y a pas d'alternative et que seuls les imbéciles pourraient prétendre le contraire : « *Chacun peut comprendre, dans les circonstances que nous traversons, que notre économie doit redémarrer* ».

Puis on fait vibrer la corde sensible des nationalistes : « *Il en va de l'indépendance nationale* »... avant de balancer le filet attrape tout : « *ainsi que de votre pouvoir d'achat !* ».

Surtout ne pas sourire pour ne pas montrer que je suis content de moi. Et là, j'attaque : « *chacun doit comprendre que la durée du temps de travail doit être adaptée. Après 2 mois d'inactivité, qui pouvait imaginer que nous retrouverions le rythme habituel de notre pays, nos congés payés et les vacances estivales ?!* ». De la métaphore de la guerre à celle du boxeur : « *Ces deux mois d'inactivité ont porté un coup violent à notre économie. 10% de notre PIB. Nous avons perdu 10% de notre richesse nationale. Ce n'est que collectivement que nous parviendrons à nous relever de cette épreuve* ». Jouer à fond sur le sens du collectif. Pourquoi pas une anaphore à ce moment-là : « *Ce n'est que collectivement que nous parviendrons à relever les défis qui nous attendent.* » « *Ce n'est que collectivement ...* ».

Et puis donner un peu de souffle en ouvrant l'horizon des possibles : « *C'est bien souvent dans les épreuves que nous découvrons nos propres forces. La France a ses atouts et cette crise nous offre aussi d'incroyables opportunités.*

Saisissons la chance qui nous est offerte. Nous avons l'occasion de relocaliser certaines activités industrielles créatrices d'emplois. Avec les besoins de main d'œuvre dans les campagnes, nous pourrions atteindre le rêve jusqu'à présent inatteignable du plein emploi. Ici encore, cela suppose les efforts de chacun, la bonne volonté de tous. Pouvons-nous encore nous offrir le luxe de laisser aux chômeurs la possibilité de refuser un emploi ? Vous connaissez la réponse. »

À ce stade, essayer de faire passer l'idée que je cherche à changer de modèle et pas seulement à sauver le système. Quelques mots pour l'écologie. Et enfin le bouquet final, l'annonce des annonces, ce qu'à la fin des fins tout le monde retiendra : *« Pour mener cette bataille, je n'ai pas d'autre choix que de constituer un Gouvernement d'union nationale. Il sera composé de toutes les forces politiques souhaitant prendre part au redressement du pays tout entier ».*

Ceux qui refusent perdront le titre de patriote. Et pour ma part, je m'élève au dessus de la masse, par delà les partis politiques. Et ce gouvernement d'union nationale sera la pièce maîtresse de la suprême stratégie qui est la mienne : *« Il faut que tout change, pour que rien ne change ».*

Jour 1074

Mon beau, mon doux, mon mec... ce gros bâtard ! C'était hier. Il a commencé par me faire une belle déclaration : *« Après tout ce qu'on a vécu ensemble. Après notre évasion de la ferme. Après cette aventure qui nous a menés ici, avec la Horde. Maintenant qu'on peut vivre nos sentiments. ».* Quand ça commence comme ça, j'ai tendance à me méfier. C'est comme les discours du Président à vie, toujours enrobés de miel. *« Maintenant quoi ? ».* Et là il me balance en

baissant la tête : « *Maintenant j'veux te dire la vérité : j'ai troqué notre évasion contre une balise GPS. Et j'ai plus le choix, fallait que j't'en parle parce qu'il faudrait qu'on mette les voiles avant que ça dégénère ici.* » D'un coup tout s'est effondré. Je sais pas ce qu'il imaginait. Que j'allais lui dire « *merci* » peut-être !

Ça fait 3 ans qu'on morfle tous autant qu'on est à cause d'un État tellement incapable qu'il est devenu ultra autoritaire. C'est comme les mauvais profs ça : quand tu sais pas captiver tes élèves, ne reste que la discipline ! Ils ne gouvernent pas, ils mènent le peuple comme un troupeau, ils nous traitent comme du bétail. Y'a la manière soft du contrôle social pour maîtriser la masse. Y'a aussi la manière forte pour mater les zadistes, les rebelles de tous poils, les anarchistes. Surveillance électronique, infiltration, drones espions, chasse à l'homme, battue dans les campagnes, recours aux milices, travail forcé, embastillement... rien n'arrête plus ce Gouvernement.

On fait face, on résiste bien avec nos réseaux d'informateurs et de supporters, avec nos super geeks de l'informatique qui piratent, déroutent et trompent. On résiste ! La Horde accueille. La Horde ne se méfie pas. La Horde n'a pas peur. La Horde creuse son sillon et diffuse sa mélodie. La Horde s'agrandit. La Horde n'a pas de limite ! Et mon beau, face à tout ça, il aurait voulu que j'lui dise quoi ? Un truc du genre « *ah bah alors on y va, on se casse !* ». Ça fait p't-être deux mois qu'on est ici avec eux et enfin je retrouve du sens à la vie, la mienne et celle du collectif. J'adore la vie en mode nomade. J'adore tracer la route et tisser les liens avec les miens. J'veux plus jamais vivre enterrée dans la ville, confinée dans un appart' à me gaver de bonbons et de séries TV. J'les adore tous ceux qui roulent ici. Et surtout j'les aime les idées qu'on partage, qu'on défend, qu'on propage !

On peut changer de mec et même d'orientation sexuelle... mais on reste fidèle à ses principes ! Sur ce plan-là si y'a pas d'constance y'a rien qui tient. Pour moi, c'est la base : la fidélité à mes idées m'enracine plus qu'une relation moisie.

Alors j'ai prévenu les hordiens. Eux, ils savaient déjà et ils me disent, tranquilles, *« te bile pas, on sait ça, ils ont prévu une attaque, ce s'ra massif et c'est pour demain »*. Moi, j'en croyais pas mes oreilles. Leur plan c'est de se disperser aux quat' coins du pays. L'éclatement de la Horde ? Non, plutôt sa propagation. La Horde, elle peut pas mourir. Elle est élastique. Elle se plie, se déplie, se déploie, se compacte... ou se disperse. Elle se donne en spectacle puis elle s'invisibilise. Y'a qu'une chose qui change pas : ses principes. Ils m'ont dit *« t'en fais pas, on reste ensemble, séparés mais connectés, y'a tout un réseau de résistants un peu partout t'as pas idée ! On va resserrer les liens avec les potes qui soutiennent la Horde. On va semer nos idées chacun de not' côté et tâcher d'les faire germer. On n'a jamais cru au pouvoir des tracts, on préfère convaincre face à face. »*.

Le soir même, on s'est tous réuni et on a parlé. Chacun a choisi son point de chute sur la toile géante de la résistance. Pour demain, le code c'est vert à droite si t'en es, jaune à gauche si c'est jouable, rouge en bas si c'est dead ! Après ça, on a fait une teuf de dingos. Ça a duré toute la nuit. C'était beau, c'était bon, c'était doux. Ce matin, de bonne heure, chacun a tracé sa route : mon ex de son côté et moi du mien.

Jour 1103

« *Des oisifs, des inutiles, des parasites, de dangereux marginaux...* » Voilà comment le monde d'après considère les artistes. Nous sommes en 2023. Alors que le monde continue à sombrer chaque jour un peu plus on nous a privé des seules voix qui dessinaient encore des horizons rêvés. Parce qu'il n'y a point d'utopies sans artistes, ce monde tente de nous faire taire. On nous a confisqué nos guitares, nos violons, nos pianos, nos pinceaux, nos stylos. On nous a chassé des villes, de nos ateliers, de nos théâtres de verdure, de nos bars à concert. On nous a envoyé dans les champs. On nous a mis en cage. On nous a volé notre temps, celui de la contemplation qui précède la création, celui de la jubilation qui nourrit les compositions. Parce qu'ils voulaient affaiblir les artistes, ils nous ont privé de notre temps. « *En pleine crise, la société ne peut plus s'offrir le luxe de nourrir les oisifs* ». Tout un programme. « *Oisif* », ça vient du mot latin « *otium* » : le temps libre, de la méditation, des loisirs, de la création. Et son antonyme c'est « *negotium* » : activité rentable, commerce... *Neg-otium*. Tout un programme !

Bien avant cette crise du Covid, on en avait pris plein not' gueule. Gouvernement après gouvernement, ils en voulaient à notre temps libre, ils compressaient nos droits, détricotaient fil après fil notre statut d'intermittents... tout en continuant à louer le spectacle vivant, la scène musicale, la création dans tous ses états : « *ils sont super nos artistes !* ». Ils jouaient la carte du darwinisme : « *les plus petits disparaîtront, les plus rentables subsisteront, et alors, nous pourrons faire affaire* ». Bien avant la crise, pour nous c'était déjà une question de survie. Et après une telle crise, qu'allait-il advenir ?

Alors que les déficits de l'Etat se creusaient à mesure que nos gouvernants colmataient les brèches du système foireux qu'ils avaient eux-mêmes bâti, qu'allait-il advenir du financement de la culture ? Des petits festivals ? Des petites compagnies ? Des musiciens de rue ? Des clowns d'Aurillac ? De la scène alternative ? L'Etat défaillant et failli allait-il maintenir les aides publiques à la création ou bien acheter des drones à tour de bras et des grenades lacrymogène pour maintenir son autorité ? C'était tellement prévisible. Exit les artistes ! En particulier les gagne-petit ! Et que vive « l'industrie culturelle » ! Comment deux mots aussi antagonistes peuvent-ils être accolés ? Connaît-on oxymore plus cynique ? Guy Debord avait déjà tout dit. Ce n'est pas de culture dont il s'agit mais de spectacle, de divertissement, bref, d'abrutissement des masses. L'ordre policier est au bâton ce que le spectacle est à la carotte ! « *Si vous êtes sages vous aurez droit à votre série-TV, à votre music-TV-show* ». L'Etat n'allait pas se priver du divertissement comme moyen de contrôle. Des artistes bankable, y'a plus que ça ! Du show, ne reste que le business.

Mais les saltimbanques n'ont pas disparu. Les arts de rue se camouflent. Les musiciens jouent en sourdine et le théâtre investit les caves. Les poèmes se passent sous le manteau. C'est la culture en clandestins. Partout nous résistons ! Nous colportons le message. Nous sommes la voix de la résistance. Pas seulement dans le pays, mais partout en Europe, partout dans le monde. Des années durant, nous avons tissé nos réseaux. Est-ce que nos chansons, nos pièces de théâtre et nos chorégraphies sont engagées ? Certaines le sont. D'autres se contentent d'être : assemblages de mots, combinaisons de notes et pas de danse enchâssés. Toutes portent le message de la résistance. Créer pour résister.

Parce que l'art n'est pas un bastion à défendre mais notre arme puissante. Parce que nos mots sont les lames qui entaillent le voile de l'ignorance. Parce que nos chansons réveillent. Parce que la révolte coule dans nos veines. Parce qu'on ne restera pas les bras croisés. Parce que comme le proclamait Guy Debord « *nous ne voulons plus travailler au spectacle de la fin du monde, mais à la fin du monde du spectacle.* ». Pour toute ces raisons : artistes de tous les pays, unissons-nous !

Jour 1122

Voilà. C'est fini. Over ! On s'est fait défoncé. On a pris cher de cher. La résistance ? Décapitée. Trop la D* ! Le beau réseau ? Démantelé. On s'était fixé un jour et une heure. Le plan c'était de tous sortir, de faire masse et de marcher ensemble sur les places du pouvoir : ministères, préf', commico, chaînes de TV, radios. Le plan c'était d'être les plus nombreux pour y aller tranquille, genre en mode pacifiques. Comme la révolution des œillets en '74 qu'a fait tomber la dictature salazariste au Portugal. Ça c'était le plan. Côté organisation, on a utilisé le moins possible le réseau. Même dans le deep, on est restés hyper scredos* ! On a balancé quelques leurres pour tromper la surveillance. Le mot est passé de la bouche à l'oreille. On avait pris toutes les précautions ! Mais on s'est fait poukav'* !

L'humain, ce maillon faible ? Peut-être ! Faut dire qu'en face, les RG ont déployé les grands moyens : écoute à distance, [Imsi catcher](#) et leurs fucking [nano-drônes](#) : pas plus gros qu'des mouches et qui te captent un mot à 20 mètres. Faut dire aussi qu'on était pas super au point sur les codes... On avait dit : « *c'est vert à droite si t'en est, jaune à gauche si c'est jouable, rouge en bas si c'est dead* ». Et y'a la moitié des novices qui levait la tête dans les rues pour trouver du jaune à

gauche. Mais putain c'était un code vestimentaire ! On manquait d'training c'est sûr ! Résultat, au p'tit matin du jour J, la descente a eu lieu, en mode véner de chez véner ! Hyper synchro, les gars de la gestapo déguisés en robocop ont défoncé les portes ! Ils nous ont ramassés à la pelleteuse. On s'est fait marave*. De ouf. Coup d'matraques, lacrymo. Et tous en cage ! Eh non, pas d'audience au tribunal ! Depuis 2022, les flics peuvent nous foutre au trou pour une durée indéter' si y'a atteinte à la sûreté de l'Etat. – « *Vous avez tenté de porter atteinte à la sûreté de l'Etat...* ». – « *Mais non j'veus jure Marie-Thérèse, j'allais juste sortir prom'ner mon chat !* ». Et bâââm la grosse claque dans ma gueule de mineure. – « *Vos représentants légaux ont été dûment prévenus de votre arrestation...* ». – « *Vous pouvez leur dire de bien penser à nourrir Tzigane s'veus plaît ?!* » Et bâââmm ! une autre pour ma face !

Askip*, y z'ont chopé tous les piliers. Les durs de durs. Les plus malins. Ceux qui cogitent depuis l'début de c'gros bordel ! Ceux qui l'ont pensé la résistance ! Ceux qui l'avaient dans les tripes du cerveau ! Et aussi y'a la jeunesse qu'a pris cher ! Les véners, comme oim ! Les p'tits geeks ! Mes potes ! –« *Et tu l'connais pas çuilà ?* » – « *Mais non j'veus jure madame, j'ai jamais couché avec un garçon !* » Et bâââm ! Y veulent que j'balance mes potes. Mais j'suis pas une donneuse* ! J'leur raconte que des balnaves* mais ça gobe rien. –« *Tu vas parler connasse ?!* » – « *Marie-Thérèse ne jurez pas !* ». Et bâââmm. Encore pour ma gueule ! Pour ceux qu'auraient pas capté, j' me suis lancé le défi de leur balancer toutes les bonnes répliques du film « *La vie est un long fleuve tranquille* ». Ça m'aide à tenir. En vrai j'ai trop l'seum* ! J'ai trop envie d'chialer. Mais j'leur ferai pas c'plaisir à ces narvalo* ! Y sont bien contents d'eux ces gros bâtards !

P'têt qu'on s'est fait balance par nos voisins, nos potes, nos darons, nos daronnes ?
Genre la délation en mode Vichy... J'en sais R*.

C'est foutu ? Je sais pas ! C'que j'sais c'est qu'y peuvent pas arrêter tout le pays. Qu'y'a plein de gens, des jeunes, des vieux, dans les cités ou même chez les bourges qui vont p'têt réagir ! Genre l'utopie de la masse qui se bouge pour remplacer la minorité active. Why not ! C'est clair qu'y faut pas trop rêver. N'empêche qu'y reste un p'tit bout d'espoir, non ? Tant qu'y a des cons au sommet, résister ça reste d'actualité, non ?

Glossaire de Bulle :

D : merde

Scredos : discrets

Poukave : dénoncer

Marave : tabasser

Askip : à ce qu'il paraît

Balnavé : mensonge

J'ai l'seum : j'ai la rage

Narvalo : imbécile

J'en sais R : je n'en sais rien.

Jour 7300

20 ans ont passé depuis l'épidémie. C'est fou comme cet évènement aura marqué notre temps. Le point de départ à partir duquel tout est devenu possible. Le pire autant que le meilleur. Pour le pire, on n'aura pas trop attendu. Quoi qu'on en dise, « la gauche », l'opposition, bref, tous ceux qui souhaitaient une alternative au modèle néolibéral, nous tous... on n'était pas vraiment prêts. Il aura fallu qu'on s'en prenne plein la gueule, que l'oppression se déchaîne, que nos droits et nos libertés soient, les uns après les autres, bafoués – au nom de la sacro-sainte stabilité de l'Etat – pour que la réaction ait lieu. Rien n'est plus dangereux pour les libertés qu'un Etat qui se sent menacé. Et rien n'est plus dangereux pour un Etat despotique qu'une résistance unie autour d'idées justes.

Et nous voilà en 2040. Qui l'eut cru ? La France est désormais une fédération de tribus. Chacune est autonome, dans tous les sens du terme : en alimentation, en énergie etc... Et toutes sont solidaires.

Les villes ressemblent de plus en plus à la campagne. On y trouve des champs, des fermes et des prairies. Le périph parisien est entièrement dédié au maraîchage. Partout, on ne produit plus que ce qui nous est nécessaire. Beaucoup de personnes ont dû se réinventer, apprendre de nouveaux métiers. Il y a eu le grand boum de l'artisanat : maçons, plombiers, électriciens, charpentiers, coiffeurs, couturiers... Les gens ont appris les gestes de base du « Do it yourself ». On recycle, on répare, on fabrique. C'est vrai pour nos vêtements, nos bijoux, nos produits cosmétiques, nos appareils électriques ou nos instruments de musique. Y'a toute une économie de la réparation qui s'est mise en place.

Dans les campagnes, les grandes exploitations agricoles sont devenues « propriétés publiques ». Elles ont été divisées en parcelles et attribuées aux nombreux citadins qui avaient quitté les villes. Les pesticides sont rigoureusement interdits. Et puisque chaque région doit être autonome, les productions y sont diversifiées autant que possible.

Pour le reste, on s'est pas contenté d'augmenter les impôts et de fixer des plafonds de revenu. On a partagé le capital. Les milliardaires se sont fait la malle, mais ils ont dû abandonner leurs propriétés, immeubles et palaces. Tout ça est devenu la propriété publique, c'est-à-dire notre bien à tous. On n'a finalement pas opté pour le revenu de base. Après réflexion, on a préféré garantir, sans condition, à chaque personne le droit d'avoir un toit, de manger à sa faim et d'apprendre autant que de désir.

Quant à la vie quotidienne, elle est joyeusement paisible. Quotidiennement festive. Les artistes occupent une place particulière dans nos communautés. Ils ont le temps, tout leur temps. Et dans chaque recoin du territoire on trouve des places publiques pour accueillir tous ceux qui veulent exposer, jouer, improviser, partager. On s'y retrouve pour festoyer à toute heure du jour ou de la nuit. On ne vit plus trop chacun chez soi. Même les séries TV, on les regarde ensemble dans nos espaces collectifs ou sur des écrans en plein air.

Et la santé dans tout ça ? On a misé beaucoup sur la prévention et, de fait, depuis que les gens ont accès à de la nourriture saine, ils se portent bien mieux. Pour le reste, on a suivi les conseils du vieil [Ivan Illich](#) et la médecine fait partie des matières de base dans nos écoles, au même titre que le français, les maths, la cuisine, la couture ou la musique.

Dans nos écoles justement, les enfants apprennent à faire de leurs propres mains. On peut aller à l'Université bien sûr et passer notre vie entière à étudier mais chacun passe de sa propre volonté l'équivalent d'un CAP d'autrefois.

Et politiquement ? L'Etat demeure, nous avons des représentants et même un Président, mais leurs pouvoirs sont faibles, d'autant plus faibles que chaque décision fait l'objet de débat à tous les étages. D'autant plus faible qu'on a tous bien en tête cette devise de l'Abbaye de Thélème : « *fais ce que voudras* ». Aucune décision n'est prise si elle n'apparaît pas évidemment nécessaire. L'Etat demeure mais il disparaît à mesure que chacun exerce pleinement ses droits et libertés. On m'a proposé la Présidence de la République. La blague ! J'ai décliné. « Merci bien ! » J'ai autant de poids en tant que citoyenne, sinon plus... On trouve encore quelques nostalgiques du temps d'avant le Covid. Ils viennent de constituer le « parti pour la croissance ». Mais le « parti de la fête » demeure majoritaire un peu partout dans le pays. C'est un genre de fédération. Leur programme n'est qu'en « actions ».

La Horde ? Elle est toujours là. Un peuple de nomade. Un jour ici et une nuit là-bas. L'autonomie et le mouvement. L'égalité comme absolu et l'horizon pour toute limite. Ils roulent encore, essaient toujours et s'accrochent à cet espoir qu'à force de pédaler et de diffuser leurs idées l'Etat pourrait bien s'évaporer. Ils finiront bien par y arriver ! En souvenir des deux mois de confinement du printemps 2020, chaque année la Horde entame son grand périple. Toute la jeunesse veut en être, et pas seulement. Y'a plus de 100 000 vélos qui font la grande boucle et partout où ils passent ils marquent les esprits. La journée on pédale et le soir venu on se retrouve dans les champs, autour du feu, à parler,

échanger nos savoirs, nos idées, à danser, jouer, rire, chanter. La boucle s'étend maintenant à toute l'Europe. Ils se contre-fichent des frontières. Ils ont des alliés partout. La Horde est toujours là. Elle nous murmure que le propre de la résistance est de ne jamais cesser d'avancer. Que « résister » n'est pas un mot comme les autres. Que ce verbe – comme le disait Lucie Aubrac – « doit toujours se conjuguer au présent ».

FIN